

PREMIER DE L'ABONNEMENT : Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. - Six mois, 26 fr. - Un an, 50 francs. - Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs. - La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17—A TOURCOING, RUE DES POUTRAINES, 42
Directeur : ALFRED REBOUX
AGENCE SPECIALE A PARIS : Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. - A Lille, rue du Jural-Saint-Etienne, 9 bis. - A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et C^o, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 34, à Bruxelles, l'OFFICE DE PUBLICITE.

ROUBAIX, LE 9 JUIN 1888

La grève générale

Le Conseil général du « Parti ouvrier » en Belgique, mis en demeure par les Bourses d'expliquer son abstention, lors des grèves de l'an dernier, vient de publier le manifeste promis ; c'est une brochure renfermant l'aveu complet que la grève étendue à la fois à tous les métiers est une colossale flouterie employée pour soustraire les gros salaires des ouvriers dans les caisses de résistance.

Pour le démontrer, il suffira d'analyser les témoignages que les exigences et les impatiences des partisans d'Alfred De Fuisseaux arrachent aux meneurs de Gand, de Bruxelles et de Liège, les Ansoelens, les Volders et les Blavalet. C'est fort intéressant pour nos ouvriers français.

D'après les chefs du dit « Parti ouvrier », la grève générale est impossible, aussi longtemps qu'ils n'ont pas à leur disposition le nerf de la guerre, estimé par eux à 12 millions — excusé du peu !

Ecoutez leur raisonnement : Il faut d'abord les vivres nécessaires en magasin. Que faut-il pour nourrir un gréviste et sa famille ?

Il faut par jour, au bas et très bas mot : Pain, fr. 1.00 Pommes de terre, graisse et charbon, 0.60

Soit par jour, fr. 1.60 (Nous ne parlons ni du loyer, ni du vêtement, ni de tous les accessoires nécessaires, bière, café, éclairage, etc.)

Supposons 200,000 grévistes. La dépense sera donc par jour de 200,000 fois 1 fr. 60, soit 320,000 francs. Que la Grève dure seulement un mois (ce qui est peu), il faudra donc une somme de 320,000 fois 30, soit la somme fabuleuse de neuf millions six cent mille francs !

Ce n'est pas tout, le Parti dit Ouvrier veut que les grévistes soient armés.

Pour avoir une arme sérieuse et des munitions suffisantes, il faut 20 millions par homme. Supposons que cent mille grévistes soient armés, il faudra donc faire une dépense de 100,000 fois 20, soit une dépense de deux millions — 2,000,000 de francs !

Pour entreprendre la Grève Générale, le Parti dit Ouvrier déclare donc qu'il lui faut avoir en caisse : 9,600,000 plus 2,000,000, soit un total de 11,600,000 francs. Onze millions six cent mille francs !

Le citoyen Alfred De Fuisseaux tâche de démolir ces chiffres dans sa République belge, car si ce calcul est vrai — et il ne l'est que trop — toutes les menées et les promesses de la démagogie révolutionnaire sont flambées.

« Peut-on davantage, s'écrie-t-il, bernier un peuple d'idiots ? »

« Lui dire : Quand vous aurez 12 millions en caisse, nous commencerons la Grève Générale, n'est-ce pas se moquer outrageusement de lui ? »

« N'est-ce pas lui demander l'impossible, l'irréalisable ? Mais si nous pouvions économiser 12 millions, ne serait-ce pas un signe certain que nous vivons dans l'abondance ? Mais, si nous avions ces 12 millions, leur revenu, soit 600,000 francs par an, ne nous suffirait-il pas pour soulager presque toutes les misères ? »

« Le plan odieux du Parti dit Ouvrier se révèle tout entier. »

« Il veut dit : Poussons le peuple dans la voie des coopératives bourgeoises ; persuadons-lui qu'il doit économiser encore et toujours pour former une caisse normale de résistance ; nous, nous administrerons ces coopératives, nous manierons

les fonds de la caisse, nous aurons de bons appointements, nous nous ferons aimer en grandeur de la bourgeoisie, qui nous donnera dès lors des places et des honneurs, des mandats et d'autres appointements encore... nous vivrons bien, le Peuple continuera à crever de faim... que nous importe ?... pourvu que nous ayons, nous, argent, honneur, considération et vanité satisfaites ! »

« Tel est le raisonnement des gens qui composent le Conseil Général du parti dit Ouvrier. »

« Dans leur jésuitique brochure, ils posent des conditions irréalisables à la Grève Générale, parce qu'ils n'oseraient pas dire en face au Peuple qu'ils ne veulent pas de la Grève Noire, qu'elle leur fait peur, parce qu'ils pourraient y perdre les places qu'ils se sont faites et les sympathies de la bourgeoisie sur lesquelles ils comptent pour de nouvelles sinécures. »

Toutes ces injures du citoyen De Fuisseaux, mêlées de grosses vérités, n'empêcheront pas les ouvriers qui ont du bon sens de voir que la Grève générale est l'utopie la plus chimérique, et ils seront plus que jamais convaincus que l'amélioration de leur sort ne peut se trouver dans un bouleversissement social.

Mais ce n'est pas tout encore ; les meneurs du fameux « Parti Ouvrier » reconnaissent que si, par impossible, le crois-tilliant magot de 12 millions leur tombait du ciel ou de l'enfer, la grève générale viendrait se butter contre une troisième impossibilité. Ecoutez la suite :

« Le Parti Ouvrier, pour entreprendre la Grève générale, doit aussi s'assurer le Concours des Paris Ouvriers de l'étranger... il est nécessaire, en outre, d'avoir l'appui de nos frères de travail... »

« Autant dire qu'il faudra prendre la lune avec les dents ! »

Aussi, acculé de la sorte dans ses derniers retranchements, le citoyen Alfred De Fuisseaux tâche de s'en tirer en se démantant comme un diable :

« C'est le raisonnement, clame-t-il, que tiennent les traîtres ; après la trahison par les faits et la parole en avril-mai 1887, voici qu'en 1888, vient la trahison par la ruse et la duplicité ! »

Tous ces gros mots n'y feront rien : quel que soit le mobile qui a poussé les chefs du parti démagogique belge à déclarer leur impuissance, à organiser la grève générale promise, il restera acquis que les coalitions violentes de travailleurs sont condamnées par l'expérience et qu'elles ne servent qu'à empirer la misère et la souffrance des masses ; par là-même le socialisme, avec ses caisses de résistance, n'a plus de raison d'être, et les travailleurs peuvent plus mettre leur confiance ni leur espérance en lui.

LES FRÈRES DE SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE

L'éloquent panégyrique du P. Grignon de Montfort prononcé par Mgr Freppel, évêque d'Angers, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, vient d'être publié.

Mgr l'évêque d'Angers a annoncé en ces termes le plan qu'il a ensuite si heureusement développés :

« Il faut bien qu'il y ait eu, dans la vie même du Père de Montfort, de quoi expliquer les merveilles qui ont suivi sa mort. Cette vie doit être résumée en quelques traits, pour vous faire comprendre les grandes choses dont vous êtes témoins. A quel moment de l'histoire a-t-il paru ? sur quel théâtre a-t-il opéré ? en quel a été son œuvre ? »

« C'est la triple question que je suis obligé, et pour y trouver une réponse, je ne saurais mieux faire que de résumer des paroles mêmes que j'ai prises au texte : Ipse est directus divinitus in potentiam gentis et in diebus peccatorum corrodorant pietatem. A lui a été assés de Dieu pour conduire le peuple dans les voies de la pénitence, et, en des jours mauvais, il a fortifié la grâce de la piété. »

Voici la fin de ce magnifique discours :

« Vous êtes le rayon le plus éblouissant et le plus pur de sa gloire terrestre, missionnaires de Marie, Filles de la Sagesse, Frères de St Gabriel. Le Père de Montfort se survit en vous, dans vos travaux et vos vertus.

« L'Asie et d'oser nous démanteler de nos portes anciennes en étendant la main sur des contrées dédaignées de leurs colons. En dépit des énormes acquisitions de l'Allemagne en Afrique et en Océanie, c'est toujours la France que les Anglais se plaignent de reconquérir sur leur chemin. »

« C'est la France qu'ils redoutent de voir leur succéder en Egypte ; c'est elle que leurs missionnaires dénoncent à Madagascar, elle encore que ceux du Pacifique, aux Nouvelles-Hébrides et à la Nouvelle-Calédonie. Il n'est pas jusqu'au Tonkin qui ne mette les jaloux anglais parce que le fleuve Rouge peut nous ouvrir l'accès de la Chine méridionale. »

« Les Anglais ont été presque unanimes à se réjouir de la résurrection de l'empire d'Allemagne. Cela avait pour eux le grand mérite de mettre fin à la prépondérance française. Mais, à l'inverse de ce qu'ils s'imaginaient, les sympathies de race, de religion, de tempérament. Après douze siècles, ils sont encore prêts à regarder l'Allemagne comme leur mère-patrie. Le Saxon est fier de ses ancêtres ; il n'est pas jusqu'au Prussien qui ne se glorifie de ses ancêtres allemands. »

« L'Autriche a demi-continental que l'Angleterre porte à l'Allemagne, la politique la lui inspire pour les deux alliés de Berlin. En tous deux, les Anglais voient des alliés éventuels sur lesquels ils ne veulent pas se décharger de besoins qu'elle ne pourrait jamais payer. »

« Il comptent sur l'Autriche vis-à-vis de la Russie, sur l'Italie vis-à-vis de la France. Depuis que les Habsbourg ont accordé à leurs peuples la liberté, ils ont été les ennemis de l'Autriche. C'est un Etat dont la Grande-Bretagne n'a rien à craindre et dont elle peut beaucoup espérer. »

« Il est de même de l'Italie. L'Angleterre voit dans le jeune royaume ce qu'elle a toujours cherché sur le continent, un soldat disposé à se mettre à son service. Les complaisances de l'Italie pour l'Autriche, en Egypte, ne sont pas faites pour décourager ces sympathies. Tant que l'Italie semblera entendre « l'Équilibre de l'Europe » au profit de l'Angleterre, l'Foreign Office sera prêt à se mettre d'accord avec la Consulta pour le maintien de cet équilibre. »

« Si l'Angleterre voit dans le jeune royaume ce qu'elle a toujours cherché sur le continent, un soldat disposé à se mettre à son service. Les complaisances de l'Italie pour l'Autriche, en Egypte, ne sont pas faites pour décourager ces sympathies. Tant que l'Italie semblera entendre « l'Équilibre de l'Europe » au profit de l'Angleterre, l'Foreign Office sera prêt à se mettre d'accord avec la Consulta pour le maintien de cet équilibre. »

« Si l'Angleterre voit dans le jeune royaume ce qu'elle a toujours cherché sur le continent, un soldat disposé à se mettre à son service. Les complaisances de l'Italie pour l'Autriche, en Egypte, ne sont pas faites pour décourager ces sympathies. Tant que l'Italie semblera entendre « l'Équilibre de l'Europe » au profit de l'Angleterre, l'Foreign Office sera prêt à se mettre d'accord avec la Consulta pour le maintien de cet équilibre. »

LES RIVALES DE L'ANGLETERRE

Il n'y a, faisait remarquer M. Leroy Baulieu, il n'y a en France et dans notre continent que deux Etats dont l'Angleterre s'imagine avoir quelque chose à redouter. Ces deux Etats sont précisément la France et la Russie. Depuis des générations, l'Angleterre a été en lutte avec la France, la Russie et la France sinon comme les ennemis, du moins comme les rivales naturelles de la Grande-Bretagne.

C'est sur le Français et le Russe que se concentrent toutes les défiances, toutes les antipathies, et souvent aussi les craintes. Les Français ont des défiances, et peut-être plus encore sur le Français que sur le Russe. C'est la Russie et la Russie seule que l'Angleterre redoute pour son empire asiatique. C'est la France presque seule qu'elle craint pour sa sécurité insulaire et pour sa prépondérance maritime et coloniale. Pourresser les défiances vraiment surannées de l'Angleterre à notre égard, il suffit de se rappeler les appréhensions suscitées chez elle par la construction d'un tunnel sous-marin ou d'un pont sur la Manche. Que le pont s'élève dans les voiles de la pénitence, et, en des jours mauvais, il a fortifié la grâce de la piété. »

« Les défiances et les antipathies du cockney ne tiennent pas seulement aux longues haines des deux pays, à leur rivalité commerciale et politique ; elles tiennent au tempérament, à la religion, à l'éducation des deux peuples. »

« Pour le Apart des Anglais, la France, catholique et libre-penseuse est un pays corrompu dont les mauvais exemples risquent de pervertir la moralité britannique. »

C'est un pays turbulent, en mouvement perpétuel au dehors comme au dedans, qui menace l'Europe de bouleversements incessants. C'est un pays ambitieux qui convoite toutes les légations à la fois et qui veut partout primer la Grande-Bretagne.

Les Anglais ont en vue s'emparer de la plupart des colonies, s'installer à notre place au Canada, à l'île de France, aux Indes, ils ne nous parlent point de leur avoir disputé l'Amérique et

« Le Soleil prend, au nom de la Monarchie, l'engagement que cette liberté sera maintenue le jour où elle triomphera. Le pays en prend acte. »

« Quelques échos de la boutadesi drôle de M. de Cassagnac à l'avant-dernière séance. »

« On lit dans l'Univers : « La gauche a beaucoup applaudi le président du conseil, pour le consoler, sans doute, d'avoir, une fois de plus, été absolument médiocre, fond de forme. Elle voulait peut-être, en outre, se faire pardonner l'immense déchet de rire, tout aussi fort et irrésistible que celui de la droite, et plus cruel encore, qu'elle n'avait pu retenir au cours de la harangue ministérielle, quand M. Paul de Cassagnac avait lancé au président du conseil une interruption des mieux réussies. »

« M. Floquet, arrêté par une protestation quelconque, prenait une pose olympienne et commençait un geste dédramatisant, en attendant une réponse qui ne venait pas tout de suite. Inopinément, M. Paul de Cassagnac se lève, et, s'écriant, très grave, au ministre : « A votre âge, monsieur, lui dit-il, Mirabeau a été mort !... » Toute la Chambre en a ri pendant cinq minutes. »

« Le Monteur commente joyeusement, lui aussi, l'interruption du député du Gers : « On n'a pas oublié l'apostrophe mémorable adressée solennellement l'autre jour par M. le président du conseil au général Boulanger : « A votre âge, monsieur, Mirabeau était mort ! »

« M. Paul de Cassagnac a repris hier, au cours d'un colloque avec M. Floquet, le mot pour son compte en le modifiant légèrement. M. Clémenceau. — Des insultes qui ont été échangées, lundi dernier, entre M. Sevaistre et le citoyen Félix Pyat. M. Floquet. — Parfaitement !... J'y étais... Mais, pardon ! Quel âge avez-vous, monsieur Clémenceau ? M. Clémenceau. — Quarante-sept ans. M. Floquet. — A votre âge, Mirabeau était mort ! M. Clémenceau. — Continuez. M. de Cassagnac. — M. Sevaistre nous a priés de nous constituer en tribunal d'honneur. M. Floquet. — Il ne pouvait mieux choisir. M. de Cassagnac. — Merci. Nous venons donc... M. Floquet. — Permettez-moi de vous interrompre. Et quelle année êtes-vous né ? M. de Cassagnac. — Je ne sais je dois... M. Floquet. — Ça ne sortira pas d'ici. M. de Cassagnac. — Alors, en 1844. M. Floquet. — Ça vous fait quarante-quatre ans... A votre âge, monsieur de Cassagnac, Mirabeau perdait la bataille de Waterloo. M. de Cassagnac. — Est-ce un reproche ? M. Floquet. — Non. C'est un jeu de société. Allez toutjourn. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Donc, ces deux messieurs nous ont chargés... M. Floquet. — Un instant vous ne m'avez pas dit votre âge. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Vous ne me l'avez pas demandé. M. Floquet. — Regrettable omission, honneur à vous de l'avoir réparé. La date de votre naissance ? M. ANATOLE DE LA FORGE. — 1821. M. Floquet. — Ah ! ah ! c'est plus difficile (il calcule sur ses doigts). J'y suis : vous avez soixante-sept ans. »

« En fin, parmi les fautes les plus graves commises sur le mot qui a si fort égayé la Chambre il convient de citer celle du Gil Blas. L'esprit, décidément, est contagieux : LA SCIENCE DES DATES

(La scène se passe chez M. Floquet)

M. ANATOLE DE LA FORGE. — Monsieur le président du conseil, nous venons, MM. Clémenceau, Paul de Cassagnac et moi, vous consulter au sujet d'un différend qui nous a été soumis. M. Floquet. — De quoi s'agit-il, messieurs ? M. Clémenceau. — Des insultes qui ont été échangées, lundi dernier, entre M. Sevaistre et le citoyen Félix Pyat. M. Floquet. — Parfaitement !... J'y étais... Mais, pardon ! Quel âge avez-vous, monsieur Clémenceau ? M. Clémenceau. — Quarante-sept ans. M. Floquet. — A votre âge, Mirabeau était mort ! M. Clémenceau. — Continuez. M. de Cassagnac. — M. Sevaistre nous a priés de nous constituer en tribunal d'honneur. M. Floquet. — Il ne pouvait mieux choisir. M. de Cassagnac. — Merci. Nous venons donc... M. Floquet. — Permettez-moi de vous interrompre. Et quelle année êtes-vous né ? M. de Cassagnac. — Je ne sais je dois... M. Floquet. — Ça ne sortira pas d'ici. M. de Cassagnac. — Alors, en 1844. M. Floquet. — Ça vous fait quarante-quatre ans... A votre âge, monsieur de Cassagnac, Mirabeau perdait la bataille de Waterloo. M. de Cassagnac. — Est-ce un reproche ? M. Floquet. — Non. C'est un jeu de société. Allez toutjourn. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Donc, ces deux messieurs nous ont chargés... M. Floquet. — Un instant vous ne m'avez pas dit votre âge. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Vous ne me l'avez pas demandé. M. Floquet. — Regrettable omission, honneur à vous de l'avoir réparé. La date de votre naissance ? M. ANATOLE DE LA FORGE. — 1821. M. Floquet. — Ah ! ah ! c'est plus difficile (il calcule sur ses doigts). J'y suis : vous avez soixante-sept ans. »

REVUE DE LA PRESSE

Le Soleil consacre un article de fond — sans signature, ce qui lui donne la force d'un programme monarchique — à non d'une idée individuelle, à l'examen d'un « libéré nécessaire », celle de l'association.

« Tous ceux d'entre nous, dit-il, qui ont vu les dernières années de l'Empire se souvennent que, parmi les libertés nécessaires réclamées avec tant de talent par l'ancien libéral et avec tant de fougue par la fraction républicaine, la liberté d'association occupait une place plus importante. »

« L'Angleterre voit dans le jeune royaume ce qu'elle a toujours cherché sur le continent, un soldat disposé à se mettre à son service. Les complaisances de l'Italie pour l'Autriche, en Egypte, ne sont pas faites pour décourager ces sympathies. Tant que l'Italie semblera entendre « l'Équilibre de l'Europe » au profit de l'Angleterre, l'Foreign Office sera prêt à se mettre d'accord avec la Consulta pour le maintien de cet équilibre. »

« Les défiances et les antipathies du cockney ne tiennent pas seulement aux longues haines des deux pays, à leur rivalité commerciale et politique ; elles tiennent au tempérament, à la religion, à l'éducation des deux peuples. »

« Pour le Apart des Anglais, la France, catholique et libre-penseuse est un pays corrompu dont les mauvais exemples risquent de pervertir la moralité britannique. »

C'est un pays turbulent, en mouvement perpétuel au dehors comme au dedans, qui menace l'Europe de bouleversements incessants. C'est un pays ambitieux qui convoite toutes les légations à la fois et qui veut partout primer la Grande-Bretagne.

Les Anglais ont en vue s'emparer de la plupart des colonies, s'installer à notre place au Canada, à l'île de France, aux Indes, ils ne nous parlent point de leur avoir disputé l'Amérique et

« Sur les or, on retrouve toutes les lésions typiques que produisent les balles du fusil Gras. Les balles ont été tirées sur un papier ; les gontières et des perforations à grandes esquilles, des fractures simples, transversales ou obliques. »

« Les ruptures des os sont plus rares. La balle Lebel a une telle vitesse qu'elle traverse les os sans les casser ; et la rupture n'est occasionnée que par les balles frappant indirectement, par la ténacité. »

« Les coups de ce qu'on observait avec la balle du fusil Gras, les balles de plomb et de fer produites par le contact direct de la balle qui frappe l'os en plein ; elles sont déterminées par des balles qui frappent tangentiellement. »

« Les os courts se laissent ébranler, perforer par les nouvelles balles plus facilement que par les anciennes. »

« On avait dit que les balles de calibre réduit de plomb dur et à enveloppe métallique ne se fragmentaient pas au contact des os ; cependant nous avons observé parfois des déformations de points qui nous ont permis de constater la perte de l'enveloppe métallique. »

« Ces déformations de la balles constatées que dans les os à longue portée. Le projectile ne s'aplatit pas entièrement mais il se brise de petites parties de plomb qui restent dans la plaie et qui rendent encore plus compliqué le traitement. »

« La balle Lebel possède une telle vitesse qu'elle pousse devant elle, dans tout son parcours, une certaine quantité d'air. »

« Les expériences de l'Académie ont prouvé. Dans les os courts, les balles de plomb dur et de fer produites par le contact direct de la balle qui frappe l'os en plein ; elles sont déterminées par des balles qui frappent tangentiellement. »

« Les os courts se laissent ébranler, perforer par les nouvelles balles plus facilement que par les anciennes. »

« On avait dit que les balles de calibre réduit de plomb dur et à enveloppe métallique ne se fragmentaient pas au contact des os ; cependant nous avons observé parfois des déformations de points qui nous ont permis de constater la perte de l'enveloppe métallique. »

« Ces déformations de la balles constatées que dans les os à longue portée. Le projectile ne s'aplatit pas entièrement mais il se brise de petites parties de plomb qui restent dans la plaie et qui rendent encore plus compliqué le traitement. »

« La balle Lebel possède une telle vitesse qu'elle pousse devant elle, dans tout son parcours, une certaine quantité d'air. »

« Les expériences de l'Académie ont prouvé. Dans les os courts, les balles de plomb dur et de fer produites par le contact direct de la balle qui frappe l'os en plein ; elles sont déterminées par des balles qui frappent tangentiellement. »

« Les os courts se laissent ébranler, perforer par les nouvelles balles plus facilement que par les anciennes. »

« On avait dit que les balles de calibre réduit de plomb dur et à enveloppe métallique ne se fragmentaient pas au contact des os ; cependant nous avons observé parfois des déformations de points qui nous ont permis de constater la perte de l'enveloppe métallique. »

« Ces déformations de la balles constatées que dans les os à longue portée. Le projectile ne s'aplatit pas entièrement mais il se brise de petites parties de plomb qui restent dans la plaie et qui rendent encore plus compliqué le traitement. »

« La balle Lebel possède une telle vitesse qu'elle pousse devant elle, dans tout son parcours, une certaine quantité d'air. »

« Les expériences de l'Académie ont prouvé. Dans les os courts, les balles de plomb dur et de fer produites par le contact direct de la balle qui frappe l'os en plein ; elles sont déterminées par des balles qui frappent tangentiellement. »

« Les os courts se laissent ébranler, perforer par les nouvelles balles plus facilement que par les anciennes. »

« On avait dit que les balles de calibre réduit de plomb dur et à enveloppe métallique ne se fragmentaient pas au contact des os ; cependant nous avons observé parfois des déformations de points qui nous ont permis de constater la perte de l'enveloppe métallique. »

« Ces déformations de la balles constatées que dans les os à longue portée. Le projectile ne s'aplatit pas entièrement mais il se brise de petites parties de plomb qui restent dans la plaie et qui rendent encore plus compliqué le traitement. »

« La balle Lebel possède une telle vitesse qu'elle pousse devant elle, dans tout son parcours, une certaine quantité d'air. »

« Les expériences de l'Académie ont prouvé. Dans les os courts, les balles de plomb dur et de fer produites par le contact direct de la balle qui frappe l'os en plein ; elles sont déterminées par des balles qui frappent tangentiellement. »

« Les os courts se laissent ébranler, perforer par les nouvelles balles plus facilement que par les anciennes. »

« On avait dit que les balles de calibre réduit de plomb dur et à enveloppe métallique ne se fragmentaient pas au contact des os ; cependant nous avons observé parfois des déformations de points qui nous ont permis de constater la perte de l'enveloppe métallique. »

« Ces déformations de la balles constatées que dans les os à longue portée. Le projectile ne s'aplatit pas entièrement mais il se brise de petites parties de plomb qui restent dans la plaie et qui rendent encore plus compliqué le traitement. »

« La balle Lebel possède une telle vitesse qu'elle pousse devant elle, dans tout son parcours, une certaine quantité d'air. »

« Les expériences de l'Académie ont prouvé. Dans les os courts, les balles de plomb dur et de fer produites par le contact direct de la balle qui frappe l'os en plein ; elles sont déterminées par des balles qui frappent tangentiellement. »

« Les os courts se laissent ébranler, perforer par les nouvelles balles plus facilement que par les anciennes. »

M. ANATOLE DE LA FORGE (avec admiration). — C'est exact. M. Floquet. — Eh bien monsieur, à votre âge, Mirabeau était mort ! M. de Cassagnac. — Très intéressant. Pour en revenir au but de notre visite, M. Sevaistre nous a priés de décider si, malgré la différence d'âge, il peut se battre avec M. Félix Pyat. M. Floquet. — Eh bien ! dans cela me paraît fort simple. Quel âge a M. Sevaistre ? M. de Cassagnac. — Quarante-huit ans, environ. M. Floquet. — Et M. Félix Pyat ? M. ANATOLE DE LA FORGE. — Soixante-dix-huit ans environ. M. Floquet. — Parfait ! A l'âge de M. Sevaistre, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner empereur des Français, et à l'âge de M. Félix Pyat, il se serait fait de cendre, sous la coupe des invalides. M. Clémenceau. — C'est incontestable. M. Floquet. — Je ne crois donc pas que vous puissiez autoriser un Empereur à se battre avec ses propres cendres. Telle est mon opinion. M. ANATOLE DE LA FORGE. — Admirable ! Quel âge avez-vous, M. Floquet ? M. Floquet. — Soixante ans. M. de Cassagnac. — Eh bien ! à votre âge, Mirabeau l'aurait fait couronner